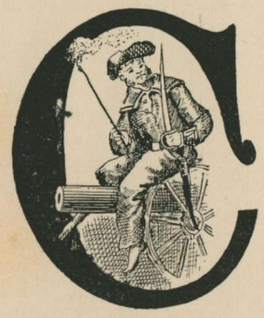
(Phot Nels.)

LE BOULEVARD D'AVROY.

CHAPITRE X

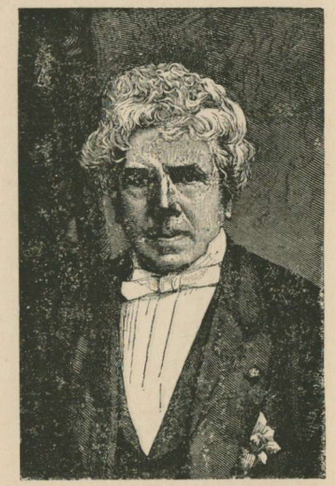
LIÉGE EN 1830. — VAPEUR ET GAZ. — LES NOUVEAUX PONTS.
PALAIS PROVINCIAL. — PARC CENTRAL.



ENTRE du pays wallon, hostile depuis des siècles à la moindre oppression, Liége se plaça au premier rang parmi les adversaires du régime hollandais. L'arrêté de 1819 imposant l'idiome du nord comme langue officielle (1), aviva le mécontentement. Les défenseurs des croyances catholiques jugeaient leur foi menacée par l'institution du *Collège philosophique*, surtout par les tendances d'arrêtés-lois émanant de ministres dévoués au protestantisme. Le *Courrier de la Meuse* menait cette campagne, qui provoqua des actes de répression autoritaires. Les libéraux déploraient que la Constitution, déjà défavorable aux sentiments liégeois, s'effaçât devant le bon plaisir d'un gouver-

(1) DE BEAUMONT-VASSY. *Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne.* Paris 1843. T. I. P. 34.

nement se préoccupant exclusivement des intérêts des provinces du Nord, sans souci d'une population industrielle double en nombre. Liége regrettait la liberté de la presse, le jury, la législation française, que La Haye écartait. Des *pasqueyes* wallonnes excitaient la répulsion contre des impôts impopulaires, frappant les aliments : droit de mouture, taxe d'abatage, accises sur boissons fermentées. D'ardents journalistes, Devaux, Lebeau, Rogier, et leurs amis, fondèrent le *Mathieu Laensberg* (1824), qui précisa les revendications. De ce journal libéral partit l'appel aux *catholiques*, de mener campagne uniforme contre l'ennemi commun. L'*Union* se constitua pour combattre l'administration du gouvernement, protester contre l'introduction du néerlandais comme langue officielle, blâmer l'envahissement des fonctionnaires hollandais. Le *Mathieu Laensberg* se transforma en *Politique* (1828) et reprit ses attaques mordantes. Une expression froissante du roi Guillaume, lors de sa visite à Liége (1829), changea en révolutionnaires les solliciteurs du redressement des griefs.



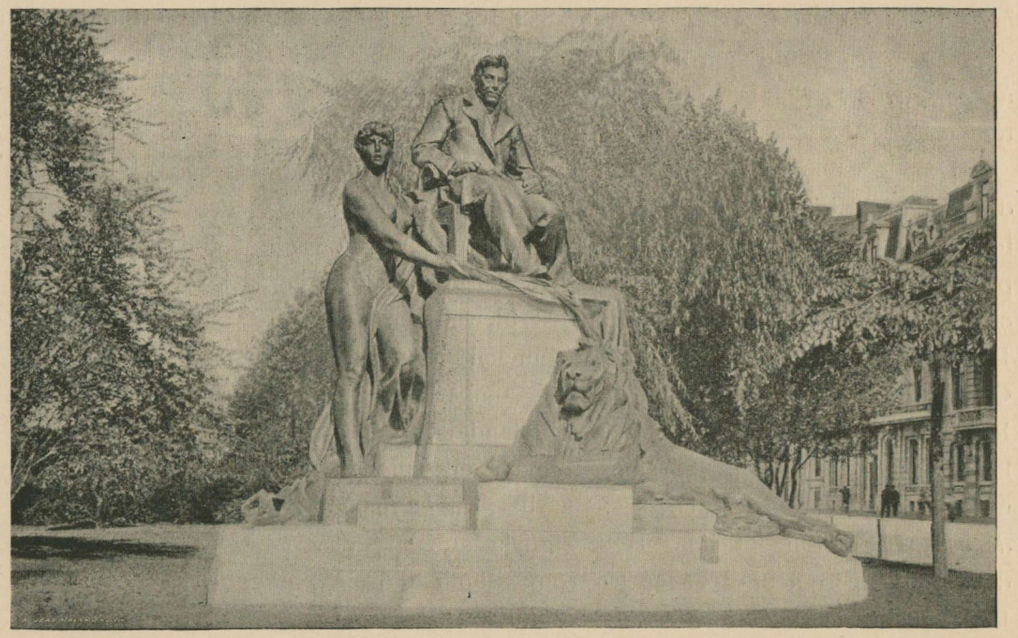
CHARLES ROGIER.

Dès le soulèvement de Bruxelles, la population de Liége s'insurgea. Sauf la citadelle, gardée par une imposante garnison, la ville resta au pouvoir des patriotes, organisés en *Garde urbaine*, comprenant des citoyens de toutes les classes, d'âges bien différents. Les bandes armées qui, sous le commandement de Charles Rogier, allèrent soutenir les combattants de Bruxelles, emmenèrent des canons hollandais, pris à la caserne des Écoliers, sur l'un desquels chevauchait un vétéran des armées françaises, Charlier, dit *la Jambe de bois*. Le contingent liégeois se signala au Parc et dans toutes les rencontres avec les troupes hollandaises. Le chef de cette escouade de volontaires prit place parmi les membres du *Gouvernement provisoire*. A Liége, qu'administrait une *Commission de sûreté publique* auprès du conseil de régence, les milices citoyennes s'emparèrent de la Chartreuse, surveillèrent la citadelle, repoussèrent des renforts envoyés de Maestricht, combattirent à la fois un détachement en marche et une sortie de la garnison qu'elles refoulèrent. Peu après ce combat de Sainte-Walburge, une capitulation rendit la citadelle. Les Liégeois y arborèrent avec enthousiasme le drapeau aux couleurs de la Cité (1). Liége constitua un *Conseil communal*, et nomma ses représentants au *Congrès national* belge. Après quelques désordres aisément réprimés par la *Garde civique* substituée à la Garde

(1) J. N. DOGNÉE-DEVILLERS. *Liége en 1830;* dans *Liége : histoire, arts, lettres, etc.* Liége 1880. P. 207.

urbaine, les Liégeois acclamèrent la *Constitution belge*, dont leurs délégués avaient largement coopéré à accentuer les principes libéraux. Confiante en l'avenir, Liége reprit allègrement son rôle laborieux comme membre dévoué du royaume de Belgique.

Le patriotisme ardent des Liégeois heureux d'appartenir à la libre Belgique, ne laissa point oublier leurs enfants qui s'armèrent, en 1830, pour conquérir l'indépendance nationale. A l'entrée de la ville, rue Xhovémont, un monument commémoratif perpétue les noms des combattants tombés sous les balles hollandaises aux combats d'Oreye et de Sainte-Walburge. En 1905 enfin, à l'extrémité du parc d'Avroy, un superbe groupe allégorique, érigé lors des fêtes du 75e anni-



MONUMENT COMMÉMORATIF DE L'INDÉPENDANCE NATIONALE.

versaire de l'indépendance, retrace l'image de Charles Rogier, habitant Liége lors de la révolution. L'ardent promoteur de la lutte, d'où sortit le royaume de Belgique, reparaît noblement au centre de la belle œuvre du sculpteur Sturbelle.

L'aspect pittoresque de la ville se modifia superbement par les premiers grands travaux exécutés, sous le Gouvernement belge, au cours de la Meuse traversant le centre de Liége. Le bras direct du fleuve, des Augustins à l'ancien pont d'Avroy, bordé d'un quai servant de promenade favorite aux citoyens éloignés des belles allées du quartier Nord, fut remblayé sur presque toute sa largeur, ne laissant plus passer, sous une étroite voûte de maçonnerie, qu'un petit cours d'eau

réduit au rôle modeste, mais fort utile, d'égout hygiénique. L'ancien lit, soudé au quai, se transforma en large et belle promenade (1835) abritée par des allées et des quinconces d'arbres. Le bras droit du fleuve, se contournant à la hauteur de l'église Saint-Jacques, baignait les jardins et les demeures de ce côté de la vieille Ile, devenait seul le vrai lit de la Meuse.

Chaque conquête de Liége, sur le beau fleuve repoussé pas à pas, dotait la ville d'une large bande de terrain, aussitôt remblayée, bordée d'opulentes constructions enserrant une vaste promenade à laquelle on donnait le nom de *boulevard*. Les contemporains en ont vu créer plusieurs dont les principales surgissaient où naguère coulaient les eaux fluviales entre de solides murailles de pierre, rappelant, par quelque grand bloc armorié, la date de l'ouvrage et les noms des bourgmestres ayant présidé à l'œuvre utile de la *Cour de Fermeté*, séculaire institution liégeoise chargée de ces travaux d'utilité publique. Lorsque le bras principal de la Meuse, sans cesse reculée dans la direction de l'est afin de démerger le centre historique de la ville, eut été déplacé, les jardins arrivant jusqu'alors au mur d'eau du fleuve, se terminèrent par de nouvelles maisons plus élégantes que la demeure primitive du riverain. Les anciennes rues, conduisant aux bâtisses d'autrefois, jadis impasses, s'élargirent en se prolongeant directement vers la belle promenade remplaçant le vieux lit du fleuve. Se faisant moins archaïques, s'ouvrant plus largement à la lumière, à l'air, aux belles perspectives, les artères de l'Ile auparavant voisine, désormais jointe au centre de la Cité, se retournèrent en s'allongeant, comme les longs rameaux d'une plante vivace, enfermée dans une cave, se contournent et s'étendent vers le soupirail d'où descend le vivifiant et bienfaisant rayon de soleil.

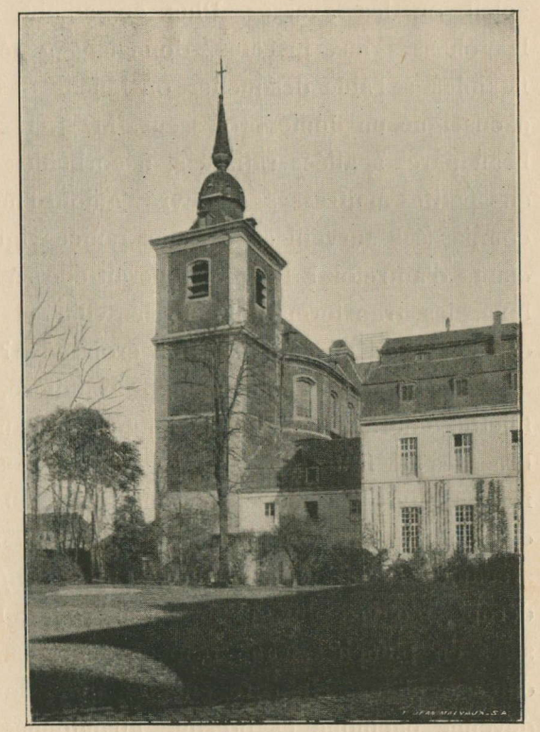
La séparation de la Belgique et de la Hollande menaçait l'industrie et le commerce de Liége, qui ne comptait en 1830 que 56,450 habitants. Pendant la période d'hostilités qui précéda la paix définitive, les débouchés par la Meuse et l'Escaut étant fermés, les transactions avec les Indes Néerlandaises cessèrent de rémunérer la population travailleuse. Le bon génie, protecteur de la Cité, apparut sous forme aérienne. La vapeur changea subitement tous les ateliers : plus de moteurs hydrauliques, plus même de manèges à animaux, d'engins à bras. La puissante magicienne, nourrie de la houille locale, dotait à la fois l'industrie d'une force gigantesque et d'une minutieuse habileté pour les moindres détails. Bienfait plus complet, elle allait voiturer au loin sans retard ni grande dépense. John Cockerill et ses associés liégeois l'avaient pressenti dès 1829, en sollicitant concession d'un chemin de fer d'Anvers à Liége. Reprenant et modifiant ce projet, le gouvernement belge relia Liége au réseau national, arrêté d'abord au-dessus de la ville (1838), puis descendant dans la vallée et se prolongeant vers Verviers et l'Allemagne (1842). Des entreprises privées complétèrent l'œuvre féconde. Les « nou-

velles grand'routes », comme dit M. Stévart (1), s'étendirent en tous sens dans les vallées de la Meuse et de ses affluents. Une importante station de chemin de fer devient toujours un centre nouveau, vers lequel converge toute agglomération dotée de cet actif talisman de prospérité. La gare des Guillemins n'a pas fait attendre longtemps la transformation du quartier de Liége resté jusqu'alors le domaine des horticulteurs et des maraîchers. Près de cette gare, adossée à des hauteurs assez abruptes, de belles et larges rues d'accès changent richement une vaste portion de la ville sur la rive gauche de la Meuse. La population suivit l'œuvre des ingénieurs. Au delà même de la voie ferrée, sur le versant opposé à la vieille Cité, des propriétaires multiplièrent d'élégantes villas au milieu de riants jardins. Des rues gravirent les coteaux sous lesquels les houilleurs extrayent le charbon fossile. Dans ce nouvel accroissement de Liége, une vaste construction, l'établissement philanthropique et l'église des Salésiens, se reliant presque à des maisons d'instruction dirigées par des religieuses, vient de se dresser, malgré les effondrements menaçant ses fondations. Se préparant à une nouvelle ère de prospérité, profitant merveilleusement de créations qui auraient pu la dépouiller de son riche paysage, de son aspect riant, Liége moderne étala au dehors le luxe jusqu'alors relégué dans les cours de ses opulents hôtels.

Une réglementation, datée de 1836, complétée en 1859, prescrivit de border les rues liégeoises de trottoirs; cause d'embellissement des magasins à étalages, précaution utile pour les piétons que n'effrayaient point encore les agiles bicyclettes, les rapides motocycles et les vertigineuses automobiles, encombrant, de nos jours, les larges rues servant à la circulation nouvelle de convois de voyageurs circulant dans des trains électriques. En 1836 encore, le gaz, extrait de la houille du pays, éclaira la nuit, plus brillamment que les lanternes de 1710 et même que les réverbères à double mèche de 1774. On ne songeait plus sans sourire au temps où, de par la police, chacun devait le soir allumer et porter sa lanterne. Le sagace M. Le Roy l'a bien remarqué : « Par une heureuse chance, loin de gâter la ville, ce sont précisément les hardiesses des ingénieurs qui ont le plus contribué à l'embellir ». Le pont de la Boverie se dressa parallèlement au Pont des Arches, tandis que l'industrie se reléguait principalement sur la rive droite et éloignait les cheminées à vapeur du centre de la ville. Les bras d'eau détrônés se comblèrent, traçant de belles rues dans les massifs de sinueuses et sombres ruelles. Quand le rail descendit d'Ans, les grandes percées du quartier d'Avroy, le coquet Jardin Botanique, puis une station digne d'une Cité riche, parèrent la baguette du nécromancien généreux. Les conceptions les plus modernes ne dédaignent point l'élégance. A l'extrémité de la ville, le pont du Val-Benoit,

(1) *Chemins de fer. Patria Belgica.* T. II. P. 837.

partagé entre le chemin de fer et les passants, offrit un superbe panorama de Liége. Les quatre pavillons doriques qui rompent la ligne des balustrades, démontrent une recherche de goût qui fait noter par un voyageur anglais : « Cette admirable bâtisse, par sa masse imposante, sa hardiesse et sa légèreté, charme autant qu'elle étonne (1). » Lorsqu'après une inondation désastreuse (1850), les ingénieurs redressèrent la courbe de la Meuse, passage redouté des plus braves bateliers, un large quai, d'où l'on admire la tour romane de Saint-Jacques et la flèche correcte du séminaire, souda une superbe promenade de 6 kilomètres : suite de vues délicieuses jalonnée d'intéressants monuments. Bien que le lit divisé du fleuve par la dérivation, ouvrît au batelage une voie plus droite de Fragnée à Coronmeuse, trop de naufrages contre les lourdes piles du Pont des Arches, placé obliquement sur le courant, les difficultés des charrois sur le tablier fortement arqué, motivèrent la destruction de ce théâtre de tant de faits mémorables. L'historien de la vieille bâtisse doit lui-même constater l'élégance des cinq arches nouvelles que séparent les statues artistiques de MM. Sopers et Drion.



ÉGLISE DU GRAND SÉMINAIRE. (Phot. Nels.)

En traversant d'un large cours d'eau les prés de la Boverie, le travail des ingénieurs réduisait et rendait dangereuse la plaine chérie des enfants, aujourd'hui hommes mûrs. Dans un mémoire rédigé en 1850, l'ingénieur Guillery proposait d'y créer un quartier de luxe auquel il présageait une nombreuse population étrangère, attirée par les charmes du site (2). Rouveroy avait chanté cette belle prairie dans un poème descriptif. Au milieu de vues pittoresques, moins appréciées par les gamins que la liberté de s'ébattre joyeusement dans une vaste arène de jeux, ils saluaient de leurs cris l'enlèvement des cerfs-volants, puis se faisaient guider par les papas près des eaux vives de l'Ourthe et du Polet afin

(1) Elien Wardy. *The Traveller's Guide.* Brussels 1852. P. 122.
(2) *Société libre d'émulation. Procès-verbaux des séances publiques.* Liége 1851. P. 161.

de s'exercer à la natation. Tous formaient, au retour, des bataillons pressés oubliant la fatigue en se racontant les incidents d'une après-midi de vacance, rapportant au logis les grosses couronnes de reines des prés, les papillons, les libellules et les hannetons.

Une large part fut attribuée au Jardin d'acclimatation, peu favorable, déplora-t-on, aux collections d'animaux vivants exotiques, mais promenade charmante. Près des abris où se remisent les rapides esquifs des canotiers, une longue galerie circulaire s'ouvre en salon d'été, abritant les toilettes élégantes contre le soleil ou les averses. Plus en amont, de vieux saules rabougris favorisaient les chasses aux insectes, donnaient généreusement pipeaux rustiques, baguettes flexibles à l'aide desquelles on lançait des baies de pomme de terre, explication, a enseigné un docte professeur, M. J.-H. Bormans, d'une arme préhistorique. Un beau parc, à allées ratissées, à corbeilles correctes de fleurs distinguées, soignées en petites-maîtresses, s'ouvre aujourd'hui aux équipages et aux promenades compassées surveillées par une police vigilante. Que deviennent les plaisirs insouciants d'autrefois? Liége oublierait-elle sa jeune génération, que les habitudes de luxe, les transformations de la ville et de la banlieue, priveraient des libres espaces nécessaires à la saine croissance?

Au bois de Quincampoix, grandiose, accidenté, ouvert à tout venant, les fillettes couraient cueillir le muguet embaumé; nouer, d'un brin de prêle, d'énormes brassées de fleurs agrestes; barbouiller leurs lèvres fraîches de baies sauvages : fraises, myrtilles, mûres de ronces, selon la saison; s'enguirlander de chèvrefeuille, de houblon et de liserons. Les *grandes* murmuraient de tendres aveux sous les arceaux aromatiques de l'*Allée des Soupirs*. Quincampoix, presque entièrement dérobé, n'ouvre plus qu'une grand'route; les sapins de la principale allée ont été sciés en planches, sans respect pour les chiffres enlacés burinés en souvenir de dates oubliées. Naguère encore, que de joyeuses échappées sous la citadelle devenue pacifique et presque abandonnée à la floraison des bouillons-blancs et des purpurines digitales! A l'aube des jours de mai, le *Fond Pirette* éclatait en gaieté. Gros bouquets de lilas secouant des gouttelettes de rosée irisée, vastes *crameus* (écuelles) de lait chaud avalé goulûment près de la vache paisible. Puis, sur la pente rapide, tapissée d'épais gazon émaillé de primevères jaunes et de fatidiques pâquerettes, se roulait la rieuse jeunesse, grisée de parfums printaniers, de folles chansons, d'entrain exubérant. Des villas aux pelouses ratissées, aux cocardes régulières de feuillages teintés, découpent symétriquement le terrain des fermes campagnardes du Fond Pirette; et, par la fièvre d'armement qui sévit, la citadelle fera place à une série de forts, à coupoles blindées et canons monstres, entourant Liége d'une redoutable ceinture qu'on juge indispensable à la défense de la Meuse.

Dans la ville où l'horticulture, toujours chère à la patrie de Courtois et de Jacob-Makoy, multiplie les squares au goût du jour et les fragments de parc à la mode dite anglaise, le gazon se fait velours, les fleurs s'alignent régulièrement, les beaux arbustes fleuris sont soigneusement émondés. Kiosques et même trinkhall se dressent à l'extrémité d'allées régulières où bancs et chaises attendent des promeneurs endimanchés, groupés autour de quelque orchestre. Les toilettes n'ont guère à redouter les ébats enfantins soigneusement surveillés. Les plaisirs cosmopolites cadreraient mal avec les perfectionnements substituant le vélocipède aux rustiques échasses. On canote à l'instar d'Asnières vis-à-vis du Jardin d'acclimatation; demain on annoncera les combats de fleurs à la Niçoise. Les petits messieurs et les petites demoiselles s'exercent au lawn-tennis et au crocket dans nos parcs. La pelouse du Jardin Botanique, se racornit pour laisser l'espace nécessaire aux doctes bâtiments que l'Université éparpille dans tout Liége, surtout aux endroits pittoresques : serres, laboratoires, instituts spéciaux d'études micrographiques, biologiques, électriques, salles de dissections, collections scientifiques, observatoire sur le plateau de Cointe. La toupie (sabot), le cerceau, le volant, sont frappés de bannissement. *Pigeole* (barres), *chamme* (chaîne), brise, relèveront prochainement de l'archéologie, si la campagne ne les sauve de l'oubli et du dédain des jeunes gandins.

Liége reçut encore des visites royales, joyeuses entrées de souverains aimés. Le premier roi des Belges n'avait fait qu'y passer en 1831, rappelé par l'annonce d'une reprise d'hostilités avec la Hollande. L'année suivante, il apporta de bienveillantes promesses. Admirant les monuments historiques non moins que les établissements industriels, il provoqua les réparations de Saint-Jacques, traça avec une sollicitude éclairée tout un programme de travaux publics et d'embellissements dignes d'une grande ville. Les princes de la famille de Saxe-Cobourg : l'époux de la reine de Portugal, le prince-consort d'Angleterre; la reine Victoria; le roi de Hollande enfin, reçu en ami par le roi des Belges, furent successivement les hôtes de l'ancienne capitale des princes-évêques et retrouvèrent l'accueil traditionnel. Le cérémonial moderne a modifié les vieux usages; aujourd'hui, le vin d'honneur, qu'offre encore l'Hôtel de Ville, coule en quantités plus modestes qu'autrefois : coupes de bienveillance présentées à des personnages de rang moins élevé.

Les visites de la famille royale de Belgique font noter, d'ordinaire, sur un programme de fêtes brillantes, l'inauguration d'une réparation importante de quelque relique historique, reconstruction d'un souvenir monumental cher aux Liégeois. C'est ainsi qu'en 1849, lorsqu'un concours eut désigné M. l'architecte Delsaux pour restaurer le Palais, trop longtemps négligé, les souverains et leur auguste famille procédèrent à la pose de la première pierre du *Palais provincial*, que

PALAIS PROVINCIAL.

l'on accolait à l'antique Hôtel des États dont il forme la clôture vers la montée jadis dite *Publémont*. Des installations somptueuses : résidence royale, demeure du gouverneur, salles de réunion du conseil provincial, bureaux administratifs de la province, s'encadrèrent dans une vaste bâtisse en marteau, précédée d'un péristyle rappelant le caractère des cours intérieures. Entre les lignes architectoniques, on réserva des espaces propres à s'enjoliver de statuettes et de blasons, comme le palais d'Érard de la Marck, modifiés depuis en représentations de figurines et de bas-reliefs : épisodes de l'histoire de Liége, personnages célèbres, armoiries des villes de la province et blasons des XXXII Métiers. Une riche décoration intérieure rassemble des œuvres d'art modernes auprès du superbe trône de l'un de nos anciens princes-évêques.

On l'a répété souvent : Liége est la ville des contrastes. Les architectes se hâtent d'isoler les vieux monuments, de les approprier aux usages modernes, effaçant parfois d'intéressants détails, rebâtissant de fond en comble des parties d'édifices anciens, paraissant appelés à prolonger longtemps encore leur âge séculaire. Les ingénieurs, contrairement à la règle générale, procèdent avec des hésitations se traduisant par la modification radicale d'embellissements récemment effectués à grands frais. Le pont de la Boverie, bâti en 1837, dut être *refait* totalement dès 1844. Pour dégager la façade du Palais provincial, les Liégeois ont vu, en peu d'années, ouvrir une rue, jeter un pont, puis enlever le tout, creuser hardiment le pied de l'antique Publémont pour créer un square à contours arrondis, lequel hérita du nom de Notger, porté auparavant par la rue et le pont de fer. Des rampes courbes suppléent aux disgracieux *degrés Saint-Pierre*, descendus en 1665 par un cheval portant un meunier endormi. Le sang-froid de quelques spectateurs, qui empêchèrent les témoins de cette scène d'effrayer l'animal ou de réveiller l'imprudent, prévint une catastrophe jugée alors inévitable et qui serait improbable aujourd'hui que les voitures parcourent aisément la côte rectifiée.

Liége, en faisant peau neuve, imposait aux amis du passé de cruels sacrifices. Tours imposantes, portes monumentales, enceintes bastionnées, vestiges des temps où, afin de rester riche, force était de s'isoler, tombèrent. De tous côtés, Liége s'ouvrait, renversant souvent de belles reliques pour donner place au courant moderne. Transformation déplorable, mais fatale, écrivait le maître de l'école romantique (1). Lui-même ajoutait : « Liége, gracieusement éparse sur la croupe verte de la montagne de Sainte-Walburge, divisée par la Meuse en haute et basse ville, coupée par treize ponts dont quelques-uns ont une figure architecturale, entourée à perte de vue d'arbres, de collines et de prairies, a encore assez de façades à pignons

(1) Victor Hugo. *Le Rhin*. Lettre septième.

volutés ou taillés, assez de clochers romans, assez de portes-donjons comme celles de Saint-Martin et d'Amercœur, pour émerveiller le poète et l'antiquaire, même le plus hérissé devant les manufactures, les mécaniques et les usines. » Victor Hugo disait bien : « Tout s'efface dans cette ville. » La plupart des détails qui le consolaient, au 4 août 1839, sont allés où vont les neiges d'antan.

La règle à observer a été nettement posée en quelques lignes, fort judicieuses, rédigées par un savant bourgmestre de la capitale de Belgique (1). « Une ville prospère doit fatalement se transformer, s'adapter à des besoins » nouveaux de circulation, à des exigences de propreté, d'hygiène et de confort. » Mais cette évolution ne doit pas se faire brutalement, elle doit s'opérer » avec un respect filial pour tout ce qui peut, sans inconvénient, être conservé » de souvenirs anciens. »

Il n'existe plus guère d'antique à Liége que les grands monuments. On prétend même qu'en les isolant, les complétant, on a modifié leur caractère; que trop souvent les restaurations se sont effectuées comme la réparation du proverbial couteau de Jeannot. Plus d'études sérieuses avant l'arrivée du démolisseur, moins d'esprit systématique chez l'architecte, refus énergique opposé à des appropriations malencontreuses, rejet radical d'innovations discordantes, eussent mieux respecté les bâtisses historiques (2). L'amour du changement domine dans l'active Liége. De solides œuvres d'art se sont déplacées. La statue de Grétry, avec son piédestal, a cédé la place au monument du géologue Dumont, image expressive due au sculpteur Simonis qui posa la statue en bronze sur un socle en calcaire rouge. Le monument de Charlemagne, dans la pensée de son auteur, Jéhotte, était destiné à s'élever sur la place Saint-Lambert. On a construit ailleurs cette œuvre du sculpteur liégeois. La partie servant de base, fort bien dessinée, a déjà dû être refaite, dans toute son architecture, pour nous rendre ses belles statuettes accessoires, entre des colonnettes et des cintres, en pierre moins sujette à se diaprer et s'exfolier. La fontaine de la Vierge, en Vinave d'Ile, a voyagé quelque peu, pour respecter les alignements successivement modifiés. Le beau pont du Val-Benoit, déjà disgracieusement démantelé de l'un de ses pavillons, est, dit-on, condamné par les ingénieurs : il devra bientôt être remplacé.

C'est un lieu commun que de reprocher au XIX^e^ siècle de n'avoir pas su créer un style original en architecture. Sans doute, aucun caractère esthétique nouveau ne distingue les créations multiples que les bâtisseurs contemporains édifient à l'aide de matériaux et d'engins perfectionnés, sur des lignes extérieures tracées selon d'anciens plans, puis qu'ils enjolivent d'ornements empruntés à d'autres

(1) Ch. Buls. *Esthétique des villes*. 2^e^ édition. Bruxelles 1894. P. 19.
(2) Ch. Buls. *Histoire de l'architecture. Patria Belgica*. T. III. P. 610.

époques. Nous n'avons plus les loges des « maîtres de l'œuvre » du Moyen Age, imprimant un cachet superbe aux églises et à tous les édifices publics. Il serait cependant injuste de nier la science des architectes modernes, le goût qui préside à leurs dessins tracés selon divers styles d'autrefois, leurs connaissances pratiques, la façon habile dont ils répondent aux programmes : surtout quand les devis financiers, réglés à l'avance, ne limitent point trop étroitement leur essor. Pendant la première période des constructions importantes dans Liége ville belge, la galerie couverte, dite du nom de son auteur le *Passage Lemonnier*, et le collège communal, aujourd'hui *Athénée royal*, bâti par M. Rémont, offrirent de bonnes façades en Renaissance classique, ainsi que des aménagements fort intelligemment disposés. M. Cralle loue beaucoup les détails du plan de ce second monument (1). M. Polain vante le premier (2). La *Prison cellulaire*, parfaitement réussie au point de vue hygiénique et pénitentiaire, disent les spécialistes, tenta de se caractériser en se hérissant d'une sorte d'aspect rébarbatif de castel féodal en pseudo-gothique. Le thème n'avait rien d'aimable : il laissa cependant percer certaine grandeur. Aussi imposants, non moins bien étudiés au point de vue du confort et de la distribution intérieure, plus gais sous leurs lignes classiques, paraissent les nombreux établissements d'instruction que Liége, jalouse du renom de ses antiques écoles, ne cesse d'élever. L'*Ecole normale* des demoiselles à Fragnée, non loin de laquelle s'est élevée une correcte église en style roman : *Sainte-Marie;* le coquet *Conservatoire*, boulevard Piercot; les *Instituts universitaires* au Jardin Botanique, l'*Observatoire* sur le beau plateau de Cointe, l'*Université* reconstruit autour de la massive salle académique; de vastes *écoles* à Hocheporte, sont bien conçus et ne manquent point d'élégance sobre. Le quartier de la rive droite, longtemps oublié, en conservant les églises plus historiques qu'artistiques de *Saint-Pholien*, *Saint-Remacle*, *Saint-Nicolas*, luttera bientôt en riches bâtisses avec la nouvelle ville. En arrière de beaux quais, les rues sordides, étroites, tortueuses, sont remplacées par de larges boulevards. D'utiles égouts se cachent où susurraient de fétides canaux. Avec la salubrité paraît le luxe. *Ecoles des prés Saint-Denis*, *Ecole industrielle* sommée d'une statue expressive de l'ouvrier régénéré, grandiose *Institut biologique* au bord de la Meuse, complètent les œuvres fécondes créées avec talent par les architectes contemporains.

(1) *Revue des monuments de la ville de Liége*. Liége 1856. P. 90.
(2) *Liége pittoresque*. Liége 1842. P. 274.

LIÉGE
PAR
E.M. DOGNÉE

ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
DES
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

L'UNION FAIT LA FORCE

LIÉGE

PAR

E. M. DOGNÉE

J. LEBÈGUE & C.ie ÉDITEURS
BRUXELLES

LEBÈGUE & Cie
BRUXELLES

COLLECTION NATIONALE

LIÉGE

ORIGINES, HISTOIRE, MONUMENTS, PROMENADES

PAR

EUGÈNE M. O. DOGNÉE

Nouvelle édition revue et augmentée

Frontispice et lettrines de E. PUTTAERT, Ed. DUYCK et A. RONNER
et nombreuses photogravures

BRUXELLES
J. LEBÈGUE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

LES MÉTAMORPHOSES DE LIÉGE 7

CHAPITRE PREMIER

Traditions gauloises. — Souvenirs romains. — Ambiorix. — Conquête franque. — Légendes catholiques. — Saint Lambert et saint Hubert. — Le Péron . . . 21

CHAPITRE II

Le monument de Charlemagne. — Paladins et évêques bâtisseurs. — Notger. — Églises Sainte-Croix et Saint-Denis. — Colin-Maillard. — Église Saint-Barthélémy. — Almanach de Mathieu Laensberg 37

CHAPITRE III

Ponts et chaussées. — Réginald de Bavière. — Quartier de Hongrie. — Les premiers Métiers. — Le vin liégeois. — Tribunal de paix. — Pierre l'Ermite et saint Bernard. — L'empereur de Canossa chez l'évêque de Liége. — Lambert le Bègue. — Hospices des Coquins et de Tire-Bourse. 53

CHAPITRE IV

Les libertés liégeoises. — Industrie houillère. — Prise de Liége par les Brabançons. — Henri de Dinant. — Les noces de la belle Aigletine. — Franche commune et bons Métiers. — Église Saint-Jacques. — Mal Saint-Martin. — Paix de Fexhe. — Tribunal des XXII. 68

CHAPITRE V

Jean de Bavière. — Les Vinaves. — Liége et Bourgogne. — Sac de Liége. — L'ex-voto du Téméraire. — Arts industriels. — L'armurerie liégeoise. — Le Sanglier des Ardennes. — Neutralité 80

CHAPITRE VI

PAGES

Liége et l'Empire. — Érard de la Marck. — Le Palais. — Les portes de la Cité. — Église Saint-Martin. — Les Liégeoises. — Visites impériales et royales 90

CHAPITRE VII

Les princes bavarois. — Mont-de-piété. — Chiroux et Grignoux. — Fontaine Saint-Jean-Baptiste. — HACELDAMA et Male gouverne. — Bombardement. — Hôtel de Ville. — Pierre le Grand à Liége. — L'évêque-Mécène. — Les musiciens liégeois. — Grétry. 105

CHAPITRE VIII

Révolution de 1789. — Invasions françaises. — Département de l'Ourthe. — Cathédrale Saint-Paul. — Le théâtre royal. — Quai Micoud. — Hubert Goffin. — Les Baskirs 130

CHAPITRE IX

Liége sous les Pays-Bas. — Les botresses. — Université. — Les peintres liégeois. — Conservatoire. — Projets de dérivation 148

CHAPITRE X

Liége en 1830. — La ville moderne. — Vapeur et gaz. — Les gares. — Les nouveaux ponts. — Parc public. — Palais provincial. 156

CHAPITRE XI

Liége actuelle. — Électricité. — Instruction. — Exposition de 1905. — Promenades. 168

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES